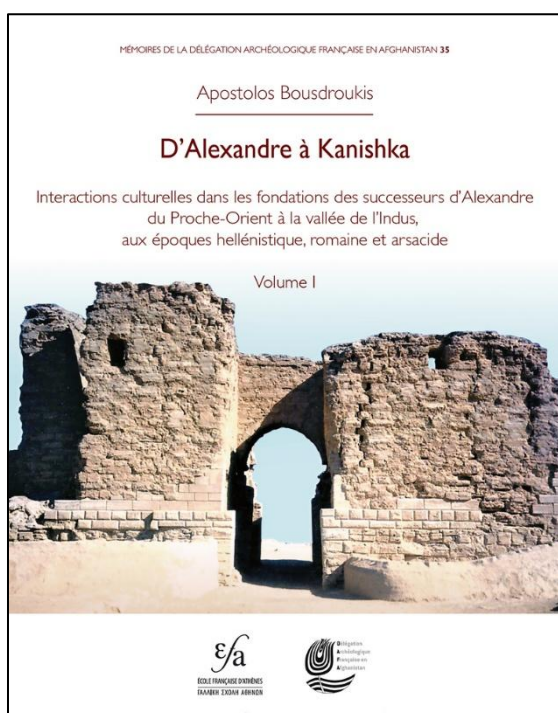


Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Hommages déposés lors de la séance du 20 février 2026

Miltiade HATZOPOULOS et Henri-Paul FRANCFORT



« Nous avons l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage de M. Apostolos Bousdroukis : *D'Alexandre à Kanishka. Interactions culturelles dans les fondations des successeurs d'Alexandre du Proche-Orient à la vallée de l'Indus, aux époques hellénistique, romaine et arsacide*, Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan, tome 35, 2 vols, 28 figures, 14 cartes, 22 plans, Athènes, École française d'Athènes, 2024.

Dans cette somme de 1375 pages, munie d'une copieuse bibliographie et d'index détaillés, M. Apostolos Bousdroukis fait le point sur les cités fondées par les successeurs d'Alexandre le Grand et parfois lui-même, du Proche-Orient méditerranéen à la vallée de l'Indus, c'est-à-dire dans l'empire des Séleucides. La date de montée sur le trône du souverain kouchan Kanishka, 120 ap. J.-C., donne un terminus commode,

mais en Inde, depuis la fin des dynasties indo-grecques (vers 10 ap. J.-C.) et la fondation de l'empire kouchan par Kujula Kadphises s'étendant en Asie centrale et en Inde (vers 80 ap. J.-C.), les anciennes cités ne sont plus ce qu'elles furent, en termes d'hellénisme, ou de peuplement grec. Il en va de même dans l'empire fondé par les Parthes, en Iran, Mésopotamie et une partie de la Syrie entre le milieu du 3^e et le 2^e siècle av. J.-C., qui s'opposa d'abord aux Gréco-Bactriens (dynasties régnant entre 250 et 130 env. av. J.-C.) et aux Séleucides, puis aux Romains, on le sait. C'est donc bel et bien « après la bataille » que se situe cette belle étude, lorsque le fracas des armes s'est tu et que les trombes de poussière sont retombées, laissant la place et le temps aux souverains de s'occuper d'établir leurs fidèles, leurs troupes et leurs gens dans des cités, pour gouverner les pays en préservant leur *δαίμονα*. De tels thèmes ne sont pas abordés dans les sources historiques qui s'intéressent à d'autres sujets et qui de plus sont rarissimes.

M. Bousdroukis appréhende donc la grande question des fondations et de l'histoire des établissements grecques, dans toute sa complexité historique, depuis leur dénomination, d'origine grecque, jusqu'aux questions culturelles les plus diverses, sans négliger aucune source : textes, archéologie, philologie, numismatique. Un accent particulier est porté sur l'architecture en général, ainsi que sur les questions des cultes et de leurs évolutions et transformations parfois, au cœur des sociétés. Ainsi, M. Bousdroukis parvient à aborder la question ardue de ces communautés qui, de grecques qu'elles furent à l'origine, devinrent rapidement ou progressivement gréco-orientales. Au centre de cette approche se trouvent le problème d'un l'Orient hellénisé et celle des Grecs orientalisés. Aussi ces fondations sont-

elles fréquemment baptisées du nom de « cités-mères » de Macédoine (plutôt dans les territoires à l'ouest de l'Euphrate) ou de la Grèce méridionale (plus à l'est). Ce sont une quarantaine de cités, tandis que des désignations d'hydronymes et des noms de régions grecs apparaissent également, attribués par les fondateurs ou les habitants. M. Bousdroukis n'élude pas les questions que soulève cette variété de situations, pas plus que celle de l'héritage des Achéménides, parfois. Une réflexion sur les ressemblances de la topographie et des paysages, inspirant peut-être des transferts de dénominations de la Grèce à l'Orient est également conduite, mettant en lumière divers cas, allant jusqu'à de bien curieuses approximations phonétiques de toponymes locaux grécisés. Malgré la perte de bien des sources, il est notable qu'une grande partie des toponymes d'origine macédonienne persiste jusqu'à la fin de l'Antiquité (dix sur vingt-et-un), tandis que seules quatre villes ont gardé les noms des cités grecques hors Macédoine, dont aucune ne se trouve à l'est de l'Euphrate. Ce sont là des aspects peu connus de la manière dont la colonisation grecque s'est répandue, dès l'époque des conflits entre les Diadoques.

M. Bousdroukis se penche aussi sur la chronologie des fondations et examine ainsi l'origine des colons et des soldats installés dans les plus anciennes fondations des Diadoques : Macédoine, Grèce du sud et Asie Mineure. L'importance du territoire de la Syrie dès cette époque est soulignée, tout comme l'est l'action d'Antigone et la prééminence des soldats macédoniens. Plus à l'est, ces questions sont plus difficiles à aborder en raison du manque de documents. Les Alexandrie, Séleucie, Apamée, Antioche et bien d'autres sont toutes revisitées avec grand soin par l'auteur qui conduit son enquête d'ouest en est sur toute l'étendue concernée.

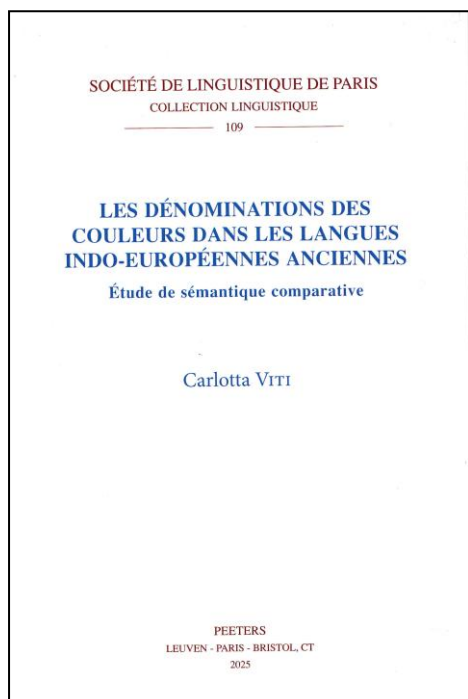
Les chapitres II à XII du premier tome décrivent ainsi les fondations, de l'Arménie à la Babylonie en passant par les régions, dont les frontières sont précisées, de la Piérie, la Cilicie, la Chaonie, le Mésopotamie, la Parapotamie, la Syrie-Séleukis, la Coelé-Syrie, le « Golfe arabe », et l'Adiabène.

Le second tome (p. 709-1375) traite d'abord des villes de la « province de la mer Érythrée », puis de la Perside, la Susiane, la Médie Atropatène, l'Hyrkanie, la Parthie, l'Arie, la Margiane, la Drangiane-Carmanie, la Bactriane, la Sogdiane, les Paropamisades, l'Arachosie, l'Inde-Gandhara ; enfin viennent des fondations de localisation inconnue. Les parties du texte consacrées à chaque ville, très complètes et soignées, font toujours place à une discussion des sources et documents ainsi qu'à une réflexion sur les régions, provinces ou satrapies et à la place des Grecs dans chaque situation locale, remontant lorsqu'il le faut à l'époque achéménide et suivant les évolutions à l'aide de sources et de documents postérieurs, judicieusement sélectionnés. Les villes les mieux connues, documentées de longue date par les textes, l'archéologie, l'épigraphie et la numismatique font l'objet d'amples notices, comme Séleucie du Tigre, Babylone et d'autres. Mais certaines, de découverte moins ancienne, et fouillées plus récemment, sont également traitées exhaustivement. Ainsi en va-t-il de Jebel Khalid en Syrie (ancienne Amphipolis ?) fondée à la fin du IV^e siècle et fouillée depuis 1986 (p. 313-343), ou encore d'Aï Khanoum en Bactriane afghane (ancienne Eucratideia ?), fondée sans doute sous Séleucos I^{er}, et qui fut fouillée de 1966 à 1978 sous la direction de notre regretté confrère Paul Bernard (p. 851-929). La qualité de la documentation, même partielle, et le grand nombre des documents considérés, sinon leur exhaustivité, permettent à M. Bousdroukis de tracer une grande fresque d'histoire culturelle.

Ce second volume se clôt par un chapitre de synthèse et remarques conclusives particulièrement bien développé (p. 1105-1214). M. Bousdroukis y traite de « conquête, colonisation et propagande politique », puis entre dans les détails pratiques de la fondation des *poleis*, reflets fidèles de celles de la Macédoine téménide. Assemblées (*ekklêsia*, *dêmos*), conseils (*boulê*, *peliganes*) et diverses catégories de magistrats (stratèges et/ou épistates, mais aussi méridarques, par exemple) sont répandus en Asie. Des quartiers administratifs

multifonctionnels, parfois dénommés « palais » ont été exhumés par les archéologues dans l'Asie lointaine. Gymnases, théâtres et mythes fondateurs sont répertoriés comme des vestiges importants témoignant de la culture grecque des cités, de leur mode de vie. Le champ de la religion, avec les architectures des sanctuaires, des temples et les pratiques cultuelles, ainsi que l'iconographie, montre des mélanges, comme par exemple le destin exceptionnel, bien connu dans des contextes variés de l'Asie, de divinités comme Dionysos et Héraclès, mais aussi des effigies d'Athéna, de Tyché ou d'Éros. M. Bousdroukis parvient à identifier en somme l'existence d'une « culture 'universelle' 'hellénistique' » à variantes régionales selon les « substrats » locaux. Rejetant ainsi l'ancienne idée d'une « hellénisation » simple et uniforme, il conclut : « quelle que soit la terminologie choisie pour décrire les sociétés hellénistiques et post-hellénistiques d'Asie, les recherches historiques doivent se fonder sur une bonne connaissance à la fois de la culture grecque et de celle des pays d'accueil ».

Ce monumental ouvrage, loin d'être un catalogue ou un dictionnaire, est entièrement orienté suivant le fil d'une réflexion sur la manière dont les Grecs se sont installés après Alexandre dans des pays dont certains étaient de haute et antique civilisation : mondes syro-mésopotamien, perse, indien (et égyptien à titre de comparaison). La connaissance exhaustive de M. Bousdroukis des textes et des antiquités en font un outil unique pour aborder ces questions. Il vient fort heureusement élargir la vision donnée par des synthèses qui portaient jusqu'ici plutôt sur les événements ou les domaines des arts. En effet, Alexandre et ses successeurs ont certes pris possession d'un empire perse constitué depuis la fin du VI^e siècle, mais ils l'ont réorganisé au sein de plusieurs royaumes et empires, et exploité d'une tout autre manière, pour deux siècles au minimum (Asie centrale, Inde) par l'entremise de fondations urbaines de statuts variables, dont des πόλεις. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le livre de Mme Carlotta VITI, *Les dénominations des couleurs dans les langues indo-européennes anciennes, Étude de sémantique comparative*. Paru en novembre 2025 aux éditions Peeters (Leuven), cet ample ouvrage de 567 pages constitue le volume 109 de la collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris (directeur : Alain Blanc). Cette collection, rappelons-le, a été fondée au début du XX^e siècle à l'initiative d'Antoine Meillet, auteur du premier volume, *Les dialectes indo-européens*, paru en 1908. Mme Carlotta Viti a conscience que son ouvrage se situe dans cette tradition, comme le montrent ces lignes de l'avant-propos (p. XVII) : « J'ai toujours beaucoup aimé les études indo-européennes françaises et l'école d'Antoine Meillet, dont les œuvres m'ont profondément influencée, pour leur combinaison entre l'approche philologique de la linguistique historique et les théories de la linguistique générale. »

M^{me} Carlotta Viti, formée à l'Université de Pise où elle a obtenu son doctorat en 2004, appartient à cette génération de savants qui, une fois pourvus du titre de docteur, ont le souci de parfaire leur formation par des séjours prolongés dans des universités de divers pays, en une sorte de « tour du monde », ce qui leur permet notamment de publier en plusieurs langues. Elle s'est déjà fait connaître par plusieurs travaux relatifs à la syntaxe comparée des langues indo-européennes, dont deux livres : *Strategies of subordination in Vedic* (2007) et *Variation und Wandel in der Syntax der alten indogermanischen Sprachen* (2015). L'ouvrage dont elle fait aujourd'hui hommage à l'Académie est le remaniement du mémoire qu'elle a soutenu en 2020 à la Section des sciences historiques et philologiques de l'École pratique des Hautes Études (présentateur : M. Georges-Jean Pinault) pour obtenir une habilitation en linguistique, à la suite de quoi elle a été élue professeur de linguistique des langues anciennes à l'Université de Lorraine.

Combinaison de la philologie des langues indo-européennes anciennes, de la linguistique comparée de l'indo-européen et de la linguistique générale : tel est bien le trait qui caractérise le livre de Carlotta Viti. L'introduction (p. 1-27) retrace les travaux relatifs à la « théorie linguistique des couleurs », où deux tendances générales se dessinent : on a d'un côté les « universalistes », qui pensent qu'il existe des « termes fondamentaux de couleur » que les langues du monde ont en commun, et de l'autre les « relativistes », qui jugent illusoire la possibilité d'accéder à un tel niveau. C'est une résurgence du vieux débat qui opposait, chez les philosophes de la Grèce ancienne, les tenants de la nature (φύσις) et les tenants de la « convention » (θέσις). Carlotta Viti montre bien que, dans ce débat comme dans bien d'autres questions, « l'avancement des sciences présuppose une dialectique entre une thèse et une antithèse » (p. 19).

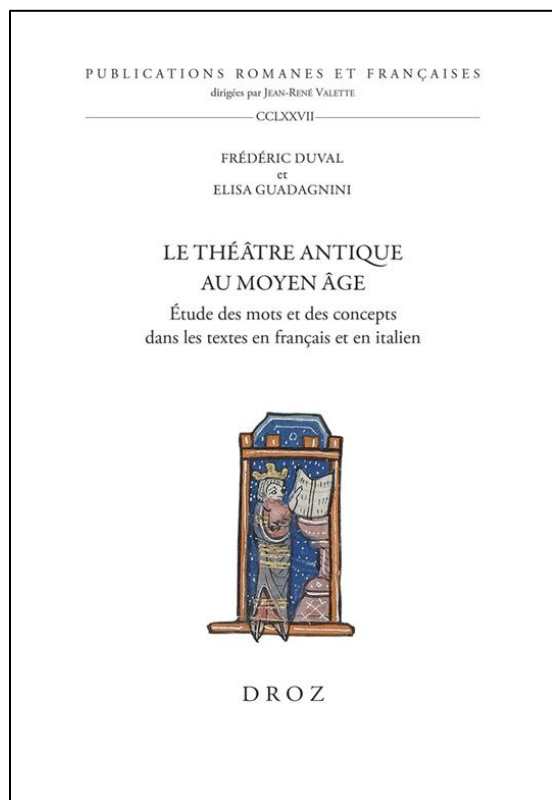
Viennent ensuite trois chapitres consacrés au vocabulaire des couleurs que présentent trois langues indo-européennes pourvues d'un riche corpus de textes. C'est une vaste enquête philologique où Carlotta Viti retient les témoignages les plus anciens que l'on trouve en grec ancien (grec homérique, p. 29-130), en latin et en sanskrit. Pour le latin (p. 131-262), elle rend un hommage justifié à l'ouvrage classique de Jacques André, *Études sur les termes de couleur*

dans la langue latine (1949), mais va plus loin que ce dernier, qui prenait pour corpus le latin classique, alors que pour sa part elle étudie le latin archaïque, sur la base des *Remains of Old Latin* d'E. H. Warmington (4 volumes, 1935-1940). Pour le sanskrit (p. 263-294), le corpus pris en compte est le védique dans son état le plus ancien (Rigveda et Atharvaveda). Chacun de ces trois chapitres comporte, après l'étude des termes étudiés, une synthèse qui rendra les plus grands services.

La partie proprement comparative de l'ouvrage, à savoir la « reconstruction des dénominations de couleurs en proto-indo-européen » (chapitre 5, p. 395-478), consiste en une analyse étymologique des termes de couleur (blanc, noir, rouge, jaune, vert, bleu, brun/marron, gris) que l'on peut attribuer à l'indo-européen. C'est un dictionnaire raisonné des racines impliquées dans ces désignations, qui prendra place désormais dans les ouvrages de référence et que les spécialistes de grammaire comparée des langues indo-européennes devront consulter en permanence, en complément aux répertoires étymologiques dont on dispose, tant pour l'indo-européen (*Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, de J. Pokorny, 1959 ; *Nomina im indogermanischen Lexikon*, de D. Wodtko, B. Irslinger et C. Schneider, 2008) que pour chacune des langues ou chacune des branches de la famille, notamment les volumes de la collection « Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series », qui paraît depuis 2005 aux éditions Brill et comporte aujourd'hui une bonne vingtaine de titres.

Le chapitre 6, « Résumé et conclusion » (p. 479-510), est une synthèse des résultats obtenus. L'auteur insiste, avec raison, sur les questions de méthode et souligne la nécessité qu'il y a à « stimuler le dialogue scientifique sur les problèmes du changement et de la reconstruction sémantique ainsi que de la sémantique historique en général » (p. 509).

Nous avons véritablement là une somme et une belle leçon de méthode, marquée en permanence à la fois par un respect des données prises en compte et par un souci de dépasser le niveau de la simple description. Nous savons tous que l'anglais est la langue dominante de la production scientifique ; on se réjouira d'autant plus de voir publié en français un ouvrage comme celui-ci, appelé à avoir une large diffusion. »



Frédéric Duval et Elisa Guadagnini, *Le théâtre antique au Moyen Âge. Étude des mots et des concepts dans les textes en français et en italien*, Genève, Droz, 2024 (Publications romanes et françaises CCLXXVII), 670 p.

« Nous avons l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses auteurs, Frédéric Duval et Elisa Guadagnini, l'ouvrage intitulé *Le théâtre antique au Moyen Âge. Étude des mots et des concepts dans les textes en français et en italien* (Genève, Droz, 2024).

Le théâtre ancien était connu au Moyen Âge à travers les traces, toutes d'ordre textuel, laissées par les romains chez les premiers auteurs chrétiens d'abord et ensuite chez les auteurs médiévaux de textes que nous pouvons qualifier d'encyclopédiques. Chez les premiers, le souvenir du théâtre antique est souvent lié à un discours et à des contextes moralisateurs, chez les autres, comme dans le *Didascalicon* de Hugues de Saint-Victor, un statut d'art pratique à part entière lui est reconnu. Ce sont ces seconds

écrivains qui furent les passeurs de la terminologie théâtrale aux auteurs vernaculaires.

Il manquait pourtant à ceux-là la connaissance directe d'éléments concrets : comment était construit un théâtre chez les Grecs et les Latins, quelle était leur conception de la scène et de son dispositif, ou encore en quoi consistaient costumes et jeu d'acteur. La nature et la matérialité des *realia* du théâtre antique restaient cachées derrière les mots. L'idée du théâtre antique au Moyen Âge est donc avant tout une représentation mentale : elle repose sur les mots.

C'est donc à travers l'analyse lexicale du vaste corpus français et italien médiéval sur une période allant des premiers textes au XVe siècle que se déroule la recherche menée à bien par les auteurs, selon une perspective où les méthodes propres à la linguistique s'appuient sur l'histoire des idées. L'étude historique des mots va de pair avec celle des concepts. Or si la typologie des sources utilisées est aussi large, c'est que le pari méthodologique repose sur la nature différente des corpus français et italien. Leur chronologie tout d'abord n'est pas synchrone : le développement de la littérature italienne ne date que de la deuxième moitié du XIIIe siècle. Ensuite le milieu des communes dans lequel se développent nombre de *volgarizzamenti* n'est pas celui des cours ni des villes françaises. En revanche, les traditions discursives sont souvent identiques : outre les traductions d'œuvres latines dont Ovide, Boèce, Tite-Live, Valère-Maxime et Cicéron, il faut compter avec gloses et commentaires, ouvrages lexicographiques, mais aussi littérature hagiographique, le théâtre étant lieu de martyre. L'analyse identifie ainsi les différentes traditions textuelles et discursives véhiculant le lexique théâtral ; et l'appréciation des spécificités françaises et italiennes permet d'apprécier pleinement l'action de la relatinisation européenne qui a eu lieu au XVIe siècle, lorsque se produit une sorte de « formatage » de larges pans du lexique intellectuel, y compris théâtral, sur le modèle du latin classique. Du côté italien, l'importance de la *Comedia* de Dante et surtout du commentaire de Boccace fait, pour ainsi dire, la différence. Parce que Boccace a

rassemblé une collection d'informations parmi les plus complètes et parce que son succès européen a duré jusqu'à l'époque moderne, son travail peut être considéré comme « une étape majeure dans l'histoire de la représentation de la conceptualisation du 'théâtre antique' » (p. 52).

Le corpus exploré est bien multiforme. Outre traductions, gloses, commentaires, compilations et florilèges, il comprend des œuvres littéraires au sens strict du terme : romans antiques du XII^e siècle français, textes de Machaut, Deschamps ou Pétrarque. L'iconographie présente dans ces types discursifs différents constitue un corpus secondaire. L'ensemble a été étudié à la fois directement sur les textes, par recours aux éditions modernes, mais aussi très fréquemment aux manuscrits et imprimés anciens, et par le biais des bases de données existantes et de la linguistique de corpus.

La documentation vernaculaire présente des avantages par rapport à la seule documentation latine. Ce choix des auteurs éclaire les concepts d'un nouveau jour, puisque le passage du latin au vernaculaire implique nécessairement une décision herméneutique forte, qui permet de reconstituer plus finement la représentation mentale des hommes du Moyen Âge que si le travail s'était fondé sur un corpus monolingue. L'analyse porte à la fois sur la mise en place d'un lexique théâtral référant à l'Antiquité et sur le processus de conceptualisation du 'théâtre antique' en France et en Italie entre le XII^e et le XV^e siècle.

À l'époque médiévale, les fonctions des *theatra* plus ou moins bien conservés sur les territoires de la Romania sont peu ou pas connues (p. 211-212), mais « un point majeur de l'altérité entre Antiquité et Moyen Âge » tient à l'élévation en pierre des théâtres antiques, lorsque les médiévaux sont habitués à des structures éphémères (p. 298-299). Il existe en effet une grande variété de formes spectaculaires qui ne sont pas liées à un édifice spécifiquement conçu pour elles. Les *spectacula* antiques constituent donc des *realia* disparues dont il est difficile de trouver des équivalents contemporains. À côté de la transmission de certaines œuvres dramatiques latines anciennes (la connaissance du théâtre antique est essentiellement livresque), les conceptions du 'théâtre antique' se sont donc fondées sur différentes descriptions et définitions, parfois mal comprises ou détournées. En l'absence de référent dans le monde des médiévaux, la survivance médiévale de l'idée de 'théâtre antique' est due essentiellement aux mots. Les mots qui apparaissent dans les textes antiques constituent la base sur laquelle les hommes du Moyen Âge ont dû (re)construire les concepts afférant au 'théâtre antique', à l'aide des informations extrapolables des (rares) contextes explicatifs et des gloses véhiculées par la tradition exégétique, lexicographique et encyclopédique tardo-antique.

La méthode adoptée dans le livre repose sur une onomasiologie « souple », qui part du lexème ou de la famille lexicale latine ; l'attention aux processus de lexicalisation est particulièrement remarquable. L'analyse lexicologique diachronique comparative est soucieuse à la fois de distinguer, sur le plan sémantique, les « mots » et les « choses », les signifiants et les signifiés. Sur le plan diachronique, la valeur de la première attestation d'un mot est souvent remise en question, lorsqu'elle reste isolée. Sur l'axe de la variation diachronique, il faut tenir compte de la tension entre continuité et discontinuité des traditions vernaculaires : loin d'un comparatisme simplificateur, l'étude s'appuie sur la théorie dynamique des transferts culturels.

La représentation du théâtre antique est analysée en fonction de trois noyaux lexicaux et conceptuels distincts. Si occurrences et gloses associent de façon variable ces trois noyaux, l'étude met en évidence des ensembles conceptuels cohérents et bien individualisés :

- le 'théâtre-genre textuel' (principalement le couple 'comédie'/'tragédie' ; unités lexicales issues des familles de COMOEDIA et TRAGOEDIA : *comico*, *comique*, *tragique*, *tragico*) ;
- le 'théâtre-lieu' (les éléments architecturaux ; unités lexicales issues des familles de THEATRUM et SCAENA) ;

- le 'théâtre-spectacle' (la famille latine de *ludus* ; le 'jeu d'acteur' avec les mots relevant du pôle conceptuel de la 'voix' – *réciter, lire, dire, chanter* – et du 'mouvement corporel' – *baller, danser, sauter/saillir, treper, trescare* – ; mots et locutions référant aux pôles conceptuels de l'imitation – *feindre, figurare, représenter, contrefaire, camuffare, feindre contenance, faire semblant, fare gli atti, faire des grimaces* etc. – ; et encore, dénominations 'antiques' et 'contemporaines' de l'acteur et ses accessoires – *actor, histrio, hypocrita, mimus, buffone, menestrel*, masque et dérivés).

L'ouvrage se termine avec une petite – selon l'adjectif modestement choisi par les auteurs, lorsqu'il s'agit d'un outil très précieux - anthologie de sources latines (Isidore, Papias, Hugues de Saint-Victor, Balbi, Laurent de Premierfait, etc.) et vernaculaires (gloses, Oresme, Boccace, Laurent de Premierfait, Simon de Hesdin, etc.) (p. 537-577) ; et une annexe sur l'iconographie du théâtre antique (578-587).

Longtemps s'est imposée l'idée d'une redécouverte tardive du théâtre antique après la longue parenthèse du Moyen Âge. Dans ce domaine, comme pour tant d'autres, l'« âge moyen » aurait représenté une coupure nette entre l'Antiquité, où le théâtre était une institution sociale répandue, et la Renaissance, qui aurait renoué avec les codes et pratiques antiques. L'ouvrage parvient par des analyses nombreuses, précises et neuves à faire pièce à cette historiographie de la rupture. Seuls deux auteurs rompus à l'étude des textes dans leurs dimensions historiques, culturelles et lexicales étaient à même de dépasser ce qui était devenu une tradition historiographique un peu paresseuse. »